

I

Quellón. Chiloé. Une nuit il y a longtemps. Dix heures passées. Ni ciel, ni végétation, ni océan. Juste le vent, la main qui tout emporte. On doit être une douzaine de personnes. D'âmes. Les personnes, dans un endroit pareil, à pareille heure, on peut bien les appeler des âmes. L'embarcadère est petit et en pente. L'île se livre à l'eau par blocs de béton où sont fixées les unes près des autres des bittes d'amarrage. On dirait les têtes difformes des clous démesurés qui arriment ce quai au fond de la mer. C'est tout. Le calme des insulaires me stupéfie. Ils sont assis, épars, sous la pluie, des paquets gros comme des malles à côté d'eux. Ils se couvrent de toile plastique résistante au vent, ils mangent en silence, un thermos entre les jambes. Ils attendent. La pluie les percute comme si elle les maudissait, coule le long de leur bosse et forme des ruisseaux qui descendent vers la mer, une bouche immense jamais lasse de recevoir et d'engloutir. Il fait froid, un froid étrange, j'ai dû en boire car je le sens, fanatique, combatif, sous ma peau et plus

en profondeur, dans ces arcs que les organes construisent entre eux. Incompréhensibles insulaires. J'y suis restée trois mois à faire la cuisine dans des camps d'été pour adolescents. Vers le soir, je pédalais jusqu'au village et je prenais une eau-de-vie au bar de la pension. Presque pas de femmes. Rituel de travailleurs. Les dents tachées qui saluent. Les yeux noirs des arbres généalogiques ayant poussé lentement sur la roche saline qui me parlent derrière les tables. Qui parlent pour tous les morts.

Je ne suis pas un cordon-bleu, je suis une sorte de cantinière, compétente, sans formation. Ce que j'aime le plus dans mon travail, c'est de m'occuper des aliments quand ils sont encore entiers, quand quelque chose en eux proclame un lieu, une provenance, et ce rayon immédiat de solitude dont tout être vivant a besoin pour pousser. Eau, terre, poumons. Les conditions du silence. Les aliments ont une peau et il faut des couteaux pour les préparer. Si je suis bonne à la cuisine, c'est dans le découpage en morceaux. Le reste n'est pas un art. Assaisonner, mélanger, chauffer... les mains s'y rodent, elles font ça toutes seules. J'ai travaillé dans des écoles, des maisons de retraite et dans une prison. Les boulots, ça me dure quelques semaines, ils se liquéfient, c'est une graisse que je fais fondre peu à peu. Mon dernier patron, avant ma venue à Chiloé, avait tenu à me fournir une explication : le problème, ce n'était pas la nourriture, c'était moi. Dans une cuisine, on travaille

en équipe, j'allais devoir me trouver une cuisine minuscule si je comptais travailler seule et continuer à vivre de ce métier.

À minuit le bateau arrive. Il se lance vers nous à une vitesse alarmante. Une impression peut-être due à ses lumières, qui éclatent dans l'averse et nous font ciller. Derrière nous, il y a du mouvement, quelqu'un s'arrête dans une jeep noire et laisse le moteur tourner. Il nous appelle. Les insulaires se lèvent, on dirait d'énormes tortues écloses d'un gros œuf. Ils traversent la pluie à pas lents, passent à côté de moi et je me sens comme une étrangère de rien du tout, blanche comme la maladie et trempée sous son imper bleu nuit. Il faudrait deux corps comme le mien pour en faire un d'aussi résistant que le leur. Pourtant j'ai été comme eux, j'ai creusé l'île avec mes ongles jusqu'à ce que je comprenne que la pulpe des doigts peut s'endurcir, que le cœur gouverne le corps et le transforme selon son mandat premier, la volonté. Nous nous pressons devant la portière du chauffeur. Je mets ma capuche en visière, me frotte les yeux et essaie de comprendre ce qui se passe. Des mains échangeant des pièces, des billets. Il sort de l'intérieur du véhicule une mélodie de cordes qui semble un hymne à la tempête. J'achète mon billet avec les pesos que j'extrais de mon sac banane. Le reste, mes trois mois de salaire, je le porte enveloppé d'un film plastique entre mon premier t-shirt et ma peau.

C'est comme si la passerelle nous avait été tendue par la mer, comme si elle était venue nous chercher. Je marche courbée sous mon sac à dos. J'ai une corde dans chaque poing et je les suis sans lâcher prise. Des cris nous obligent à avancer. Je pénètre dans le bateau en me disant qu'il n'a pas l'air si énorme, et soudain le silence. Les sons humains à peine perceptibles, hors de portée des éléments. Nous descendons en biais des marches métalliques, assurant chaque pas. Derrière la porte se trouve une cale vide. C'est un cargo, pas un bateau de croisière. Nous nous y écroulons comme si nous venions de bourlinguer des années durant et nous nous regardons, quelques-uns, dans les yeux, peut-être pour la première fois. L'homme assis à côté de moi sort une bouteille de pisco et en avale une longue gorgée. Puis il la fait circuler. La cérémonie du calumet : on verra bien ce que ça donne. J'enlève mon imper et mon pull trempé pour en enfiler un autre, sale mais sec, que je trouve en farfouillant à l'aveuglette dans mon sac à dos. Je ne sais pas à quel moment nous mettons les voiles, la cale se soulève et retombe sans cesse. Parfois, nous glissons tous ensemble sur un côté et l'ampoule clignote jusqu'à ce qu'une nouvelle lame nous ramène à notre place. Une vieille femme me tend la bouteille, un sourire dans chaque œil, celui de dessous, édenté. Je l'accepte et je bois. J'aime cet endroit, ces yeux noirs bridés qui n'ont pour moi ni désir, ni rejet, cette fabuleuse liberté.

C'est ce que je suis venue chercher ici, le zéro originel. Fatiguée d'inventer des cévés, de devoir dire et faire comme si la vie était un récit, comme si un fil de fer enfoncé en moi me tenait debout et constante. Le cap tue le voyage, et s'il faut que la vie soit une histoire, celle-ci ne peut être que mauvaise. Qu'est-ce que je m'étais imaginé en quittant tout et en acceptant de vivre trois mois à l'autre bout du monde ? Je venais d'être licenciée d'un restaurant d'une zone industrielle. J'y allais tous les matins en auto-stop. La plupart du temps, j'arrivais en retard même en partant avec deux heures d'avance. Le meilleur moment de la journée, c'était lorsqu'une voiture ou une camionnette s'arrêtait sur le bas-côté, cent ou cent cinquante mètres plus loin, en me faisant des appels de phare. Je courais le sac sur le dos et la veste ouverte, comme une folle, soufflant en même temps la fumée du froid et celle de ma cigarette. Certains conducteurs s'étonnaient de voir que j'étais une femme. D'autres ne s'en apercevaient même pas. Quinze kilomètres de paix, à n'être nulle part, à prendre d'assaut une route qui était la pénitence quotidienne de ces braves gens. J'aurais adoré sauter des voitures en marche au lieu de saluer et de fermer la portière comme on referme le cercueil d'un bon ami, d'un être inanimé. Qu'est-ce que je m'étais imaginé en quittant tout ? L'éventualité destructrice d'un travail similaire, une chambre de trois mètres sur quatre dans un appartement de banlieue, des amours

filantes comme des étoiles, aujourd'hui me brûlant les doigts, demain irréelles. Les jours paraissaient et disparaissaient, identiques, je les faisais tomber chaque nuit, gorgée après gorgée, étendue sur mon lit étroit, des écouteurs aux oreilles et un cendrier sur la poitrine. J'avais vécu clouée à une certitude impalpable, dans le cordon de sécurité des trois ou quatre choses essentielles qui me distinguaient de la déshéritée, de l'exclue. J'avais besoin d'affronter le vide, j'en avais rêvé au point d'en faire un mât, le centre d'équilibre auquel m'accrocher quand la vie s'effondrait tout autour. Je venais de nulle part, envenimée, et j'aspirais à des territoires hurlés.

Un sol dur et mon sac à dos pour oreiller. Compagnons silencieux. Moi dans la coque, la coque dans la tempête, une enveloppe pleine de billets contre mon ventre. Cette nuit, j'ai réussi.

J'y reste quelques années. Le capitaine a une tête de joueur, patiente, intelligente. On l'appelle *patrón*. Sa peau fine et rouge sort du col de sa chemise comme une deuxième chemise qui se boutonne à ses traits minuscules : menton, bouche, moustache, nez, front, alignés l'un au-dessus de l'autre, avec des yeux comme deux trous appuyant chaque ordre et chaque décision. Il m'a embauchée parce que je ne demande pas de salaire, juste de quoi manger et dormir. Je pense avoir compris ce qu'est le bonheur : se réveiller en sifflotant, ne déranger

personne, ne pas donner d'explications et s'écrouler sur son lit au petit matin, le corps assommé de fatigue et la tête délestée de la poussière et du fiel. À bord, les gens me prennent pour une cinglée, pour la brebis galeuse d'une famille d'aristocrates dont les parents et les frères et sœurs auraient été assassinés. Ils sont convaincus que je suis là, protégée par l'anonymat de l'équipage, pour ourdir dans les moindres détails une vengeance lente et cruelle. Je les laisse dire parce qu'ils sont aimables, parce qu'au fond nous sommes frères, bien plus que les enfants d'une même mère. Le bateau nous couve dans son liquide, il nous aime, il nous nourrit, il fait que nous nous regardons. Je me laisse porter, la vie grandit sans me dépasser, elle se concentre dans chaque minute, elle implose, je la tiens dans mes mains. Je peux renoncer à tout car rien n'est décisif quand tu refuses d'enfermer ta vie dans le cachot des récits.

Nous remontons le long de la côte chilienne. Nous atteignons Talcahuano, Valparaiso, Antofagasta, Iquique. Je ne descends pas du bateau même si parfois je voudrais bien. À Valparaiso, par exemple, le port protégé la nuit par les *cerros* resplendissants. Je désire y avoir une amante. Je m'assois sur le pont, je bois, je fume un demi-paquet et je me sens comme une idiote. Je n'ai pas tenu de femme dans mes bras depuis plus d'un an. Mon corps m'insulte, exige de moi un autre corps pour assouvir son désir monstrueux de le toucher, de l'ex-